

Tourisme des racines et confrontations identitaires dans l'Irlande des migrations

Sam Shepard, John Ford, Herman Boxer¹... autant d'écrivains et de cinéastes qui ont mis en scène le « retour » de descendants de migrants vers leur terre d'origine : l'Irlande. Leurs héros : des Américains issus des deuxième, troisième et quatrième générations de migrants irlandais projetant de traverser l'Atlantique pour se rapprocher d'un « chez-soi » originel et franchissant pour certains le pas de ces retrouvailles territoriales. Partis à la découverte de leur propre identité, ils n'ont de cesse de vouloir fouler la contrée de leurs ancêtres pour mieux conforter leur sentiment d'appartenance et enrichir, sous le coup de cette expérimentation, leur propre mémoire.

Si elle se situe au cœur même de toute une veine littéraire et artistique, l'expérience du retour est aussi celle que vivent chaque année de milliers d'anonymes. En 2003, l'Irlande enregistre ainsi dans le flot de ses visiteurs près de 8 % de personnes dont la motivation première est de visiter le pays de leurs ancêtres², ce qui représente un total de près de 510 000 résidents étrangers. Le chiffre peut paraître modique. Pourtant, ce sont près de 21 % d'Américains et tout autant d'Australiens qui déclarent choisir cette destination touristique dans l'optique précise d'y découvrir des racines et d'y consolider des attaches familiales³ (Fáilte Ireland 2003). Dans un pays de quatre millions d'habitants, marqué par plusieurs siècles d'émigration, l'expansion de cette forme de tourisme est même devenue une des cibles prioritaires d'un gouvernement républicain soucieux de diversifier ses ressources économiques et de renouer avec cet aspect de l'histoire. Après avoir rappelé la manière dont s'est développée cette industrie et dont l'Irlande a choisi d'instrumentaliser la demande identitaire qui émane de sa diaspora, nous tenterons de montrer pourquoi le retour au pays d'origine ne peut se lire indépendamment des négociations qu'il appelle. À cet égard, nous nous arrêterons sur les témoignages de plusieurs descendants de migrants⁴, et leur souhait affiché de conforter leur « Irlandité » (*Irishness*), pour mettre à jour les confrontations induites par ces tentatives de rapprochement.

¹ Sam Shepard, *The Lie of the Mind. A Play in Three Acts*, Plumebooks, 1987 ; John Ford (dir.), *The Quiet Man*, Republic Studios (United-States) 1952 ; Herman Boxer (dir.), *The Irish in Me*, Universal International Colour / Dudley Pictures (United-States) 1959.

² Pourcentage auquel on peut ajouter une bonne proportion des 13 % de visiteurs étrangers qui affirment venir en Irlande pour rendre visite à des parents ou des amis, ce qui concerne 10 % des Américains et 16 % des Australiens.

³ Le questionnaire réalisé en saison estivale par *Fáilte Ireland* proposait aux visiteurs issus de pays étrangers d'identifier comme autre motivation possible de leurs voyages : « La qualité de l'espace scénique », c'est-à-dire la « beauté du paysage irlandais », « la découverte d'un lieu inconnu », « le repos », « connaître une culture et une histoire », « profiter d'activités au grand air », « rencontrer des locaux », « l'assouvissement d'une passion » et « rendre visite à des parents ou amis ».

⁴ Ce corpus intègre des informations orales – recueillies à l'occasion d'enquêtes ethnographiques dans les comtés de Cork, Dublin et Sligo entre septembre 1999 et septembre 2004 –, et des récits de voyage publiés sous différentes formes par des descendants de migrants – articles de presse, livres, témoignages sur Internet.

1. MIGRATION ET POLITIQUES TOURISTIQUES

Migrations plurielles

Longue et diversifiée dans le temps, l'émigration irlandaise se caractérise par la pluralité et la variabilité de ses foyers de convergence. Ces mouvements de masse débutent avec la colonisation britannique et l'expropriation, au XVII^e siècle, de plusieurs centaines de propriétaires terriens au profit de colons anglais ou écossais, pour la plupart protestants. Contraints de transférer leurs biens immobiliers aux mains d'une aristocratie étrangère, et incapables de faire reconnaître leurs droits, bon nombre de comtes gaéliques fuient alors l'Irlande pour ne pas avoir à subir la domination anglaise. Ce sont là les premiers signes d'une émigration politique qui affecte plus tard les partisans du roi Jacques II converti au catholicisme⁵, puis les leaders de mouvements nationalistes que les guerres napoléoniennes et la Révolution française ravivent. Durant le XIX^e siècle, les flux migratoires s'intensifient, changeant de profil sous le coup de la maladie de la pomme de terre. Cette catastrophe – qui a connu plusieurs phases d'importance variable au cours de la première moitié de cette période – a eu des conséquences non seulement sanitaires mais aussi domestiques et patrimoniales. Ne récoltant plus assez de denrées agricoles pour payer leurs propriétaires, près de 25 000 journaliers sont ainsi expulsés de chez eux entre 1846 et 1853. Dépourvus de toutes ressources, au bord de l'épuisement physique, des milliers d'entre eux tentent alors de rejoindre l'Angleterre, l'Amérique du Nord ou encore l'Océanie, espérant fuir tout à la fois la faim, la maladie et la mort (Akenson 1995, Miller 1985). De 1845 à 1855, ce sont ainsi plus de deux millions d'Irlandais qui ont fait l'expérience de l'émigration internationale, entraînant dans leur sillon des candidats au départ d'autant plus nombreux que l'Irlande peine à créer des emplois pour les retenir (MacLaughlin 1998). À l'époque et jusqu'au début du XX^e siècle, plusieurs personnalités favorables à l'établissement d'un gouvernement autonome en Irlande soulignent pourtant la nécessité de créer localement des industries pour empêcher la dépopulation de l'île. C'est notamment le cas de Daniel O'Connell dans les années 1830 ou encore du protestant Charles Parnell soixante ans plus tard qui, plutôt que de stigmatiser les contraintes de la colonisation, souligne la double nécessité de réformer les principes d'accès à la terre et d'investir dans le secteur manufacturier pour dynamiser le secteur de l'emploi (Delaney 1998). Même si quelques projets se concrétisent dans le domaine industriel, leurs effets ne sont guère notables sur la population locale qui, poussée par le désir d'une vie meilleure, préfère bien souvent répondre à l'invitation de parents qui l'ont précédée dans la migration plutôt que de rester au pays.

Les États-Unis, qui accueillent quatre millions et demi d'Irlandais entre 1850 et 1921, recensent ainsi en 1920 plus d'un million de personnes natives de l'île d'émeraude. Dans les autres foyers d'émigration irlandaise que sont la Grande-Bretagne, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, ce sont 519 000, 105 000, 90 000, et 34 000 d'Irlandais qui sont réciproquement dénombrés au cours de cette même période (Brown 1985). L'importance numérique des personnes engagées dans un processus migratoire est telle que certains chercheurs et essayistes, comme Fintan O'Toole (1998), parlent d'une « culture irlandaise de la migration ». Oubliant que d'autres états européens ont été touchés par des départs encore plus massifs, ils tentent de faire de ces mouvements de population une singularité de l'identité collective, tandis

⁵ Clarke de Dromantin, 1989.

que d'autres utilisent à dessein le registre particulièrement efficace de la « Diaspora », dénonçant ainsi le caractère forcé de ces migrations et la domination britannique sur tout un peuple (MacÉinrí & Lambkin 2002). Reste que lorsque l'indépendance est déclarée et que le gouvernement irlandais passe quelques années plus tard aux mains d'Éamon de Valera, l'Irlande continue de se vider de ses habitants. Jusqu'à la fin des années 1940, exclu(e)s de l'héritage foncier et demandeurs d'emplois se succèdent à un rythme effréné aux portes des villes qui, comme Dublin, Cork ou Belfast ouvrent sur le monde. C'est cette population déterritorialisée que d'aucuns tenteront par la suite de mobiliser pour promouvoir le développement d'un tourisme des racines en Irlande.

Modernité et instrumentation de la migration : le tourisme des racines

Le tourisme des racines est une forme singulière de circulation à travers laquelle primo-migrants et personnes issues de la migration tentent de se rapprocher physiquement et provisoirement d'un lieu d'origine tenu pour distinct de leur espace résidentiel. S'apparentant, de par sa temporalité, plus à une pratique touristique qu'à une migration de retour⁶, ce type de mouvement trouve son origine dans l'« appel des racines », une exhortation dont on sait qu'elle précède le développement d'un tourisme de masse. Pour l'illustrer, citons le cas emblématique de l'*Irish Office of Arms*. Spécialisé dans la généalogie et la confection de blasons patronymiques, cet organisme note dès les lendemains de l'indépendance (1921) la recrudescence de courriers émanant de descendants de migrants soucieux d'identifier, outre le lieu de naissance de leurs aïeux, les signes tangibles de leur appartenance irlandaise (Hood 2002).

Lorsqu'en 1952 l'Irlande se dote d'une infrastructure gouvernementale destinée à encadrer les pratiques touristiques – *Bord Fáilte* – et d'un magazine – *Ireland of The Welcomes* – pour donner à voir aux étrangers ce qu'ils peuvent trouver à l'occasion d'un séjour en Irlande, ces manifestations d'intérêt à l'égard d'un territoire ancestral et d'un lieu d'ancrage familial ne sont pas oubliées. Dans le magazine qui vient d'être cité, des encarts sont même régulièrement insérés à l'intention de ceux qui souhaitent confirmer, sur place, un sentiment d'enracinement, ventant les mérites d'un pays à l'histoire longue et à la culture hospitalière ; articles auxquels se juxtaposent les portraits romantiques de l'Irlande dressés par des hommes de lettres et autres poètes (Cronin in Cronin & O'Connor eds., 2003). Bien qu'éloignées des formes de communication contemporaines, ces productions semblent avoir eu quelque impact sur le nombre de visiteurs étrangers. D'ailleurs le nombre de vacanciers Irlando-Américains qui se pressent aux portes de l'Irlande passe de 43 000 à 80 000 entre 1955 et 1960 ; une hausse que Stephanie Rains (in Cronin & O'Connor eds., 2003) met également en relation avec les œuvres cinématographiques mettant en scène le retour de la diaspora irlandaise – que ces films aient été commandités directement par *Bord Fáilte* ou bien par des maisons américaines –, et que d'autres lient aux pressions exercées par des administrations états-uniennes soucieuses de voir l'Irlande attirer des investisseurs étrangers en contrepartie du Plan Marshall dont elle bénéficie depuis la fin des années 1940 (Grotel 2003).

Alimenté dès ses débuts par le réseau des migrants irlandais et par des personnes restées au pays, le tourisme des racines s'institutionnalise de manière plus forte encore dès la fin des années 1980. En vue de dynamiser le processus de paix et de sortir de la crise économique – dont la traduction s'est marquée sur le plan social par la hausse

⁶ Gmelch, 1980.

simultanée du nombre de chômeurs et de candidats à l'émigration – les gouvernements de l'époque ont tenté de promouvoir cette forme de mobilité pour diversifier les ressources locales et consolider les relations Nord-Sud. Cet encouragement se manifeste à plusieurs titres, que ce soit par exemple par la mise en place d'un programme d'incitation à la recherche généalogique sur toute l'île ou par les prises de position répétées de Mary Robinson à l'égard des personnes d'ascendance irlandaise. La présidente de la République de 1990 à 1997 n'a eu en effet de cesse de rappeler que l'Irlande chérit ses émigrants et leurs descendants, cette population diasporique estimée à soixante-dix millions de personnes et sur laquelle elle se fonde pour défendre l'ouverture de l'identité nationale et pour vanter les bienfaits personnels d'un séjour en Irlande (Legrand 2005).

Notons que l'instrumentation du tourisme des racines n'est pas l'apanage du gouvernement irlandais mais une forme d'économie que partagent et / ou promeuvent également d'autres États marqués par les grandes transhumances humaines des XIXe et XXe siècles. Conscient de la manne financière que représente sa population diasporique, le Liban développe ainsi des circuits d'une semaine pour les jeunes descendants de migrants libanais qui souhaitent garder contact avec leur pays d'origine. Aucune politique n'a été édictée dans ce pays pour transformer cette population en une communauté touristique et pourtant la demande – émanant d'Angleterre, d'Amérique du Nord ou d'Australie – n'a cessé de croître depuis la fin de la guerre en 1990 (Butler 2003). Comme l'Irlande, cinq autres pays ou régions d'Europe – l'Allemagne, la Pologne, la Grèce, la Scandinavie et la Hollande – ont également bénéficié, pour la période 1993-1996, de subventions de Bruxelles destinées à favoriser en leur sein le développement d'un tourisme des racines. Le projet « Routes to the Roots » qui les réunit prend appui sur la demande identitaire forte formulée par leurs ressortissants étrangers. Il permet, dans chacun de ces pays, la mise en place et la commercialisation de circuits touristiques en lien avec les trajectoires familiales propres à chaque migrant, favorise la création de musées de l'émigration devenus, ici ou là, de véritables lieux de mémoires pour des populations dispersées en quête de sens, de référents historiques et autres ancrages patrimoniaux.

Ayant atteint à la veille du XXIe siècle le champ des hautes sphères politiques et économiques, le tourisme des racines s'avère aussi, comme tout autre mode de consommation⁷, un produit de la mondialisation. Son expansion bénéficie tout à la fois de la marchandisation des flux de populations, de la commercialisation des sentiments et de la multiplication des messages médiatiques destinés à convaincre d'un voyage ou d'un retour vers un ailleurs originel⁸. Ainsi, dans les pays d'immigration irlandaise, des voyagistes cherchant à étendre leur propre commerce n'hésitent pas à jouer de la rhétorique des attaches irlandaises ou du mal du pays, pour monnayer des séjours et des circuits touristiques à une clientèle nostalgique d'un passé, d'un lieu et de parents qu'elle n'a pas connus. De toute évidence, ces formes de communication, particulièrement prégnantes aux États-Unis, témoignent de l'engouement mémoriel et patrimonial qui traversent nos sociétés postmodernes (Lowental 1995, Appadurai 2001). Dans des paysages sociaux marqués du sceau du multiculturalisme, c'est toute la

⁷ Lash & Urry, 1994.

⁸ La mondialisation offre en effet – et c'est là l'un de ses paradoxes – non seulement la possibilité de ressentir et d'exprimer un sentiment d'appartenance à distance – par exemple, par la fréquentation de pubs qui prolifèrent dans chacun des lieux d'immigration irlandaise (McGovern in Cronin & O'Connor eds., 2003) – mais aussi l'éventualité d'assouvir sa quête des origines, par la consultation, à domicile et en ligne, d'informations généalogiques (Legrand, 2006).

spécificité des populations issues de la migration irlandaise qu'elles tentent de promouvoir.

En Irlande, chacun de ceux qui trouvent dans le tourisme des racines la double possibilité d'affirmer leur singularité et d'inscrire leur trajectoire familiale dans une histoire longue est identifié par les autorités locales comme « visiteur passif » (Bord Fáilte 1994). Cette classification commune à tous les visiteurs pratiquant du tourisme « culturel » et « patrimonial » est intéressante à plus d'un titre. Elle permet, tout d'abord, de voir la manière dont les touristes sont différenciés en Irlande sur la base de l'activité principale à laquelle ils s'adonnent durant leur voyage : d'un côté, les amateurs de sensations physiques et autres sportifs, de l'autre ceux qui viennent s'imprégner d'une atmosphère familiale, culturelle ou environnementale. Si l'on s'en tient à « [personne] qui se contente de subir, d'éprouver une impression, sans agir soi-même » ou « qui ne fait preuve d'aucune initiative et qui n'accomplit aucune action personnelle », pour définitions usuelles du mot « passif », alors cette catégorisation peut apparaître ensuite comme une façon déguisée de dire qu'en matière de tourisme culturel ou patrimonial, les véritables acteurs ne sont pas les visiteurs d'un jour ou d'une semaine mais les Irlandais qui les accueillent, ceux-là même qui leur donnent à voir une partie de leur identité. Par conséquent, cette différenciation situe l'interaction, les face-à-face visuels et les confrontations interpersonnelles, comme autant d'étapes nécessaires aux projets d'appropriation culturelle, sensorielle et / ou identitaire qui animent ces hôtes biens particuliers que sont les touristes passifs. Dans le cas précis des migrants-voyageurs contenus dans cette dernière catégorie, la question qui se pose est simple. Il s'agit de déterminer dans quelles mesures leurs attentes sont activement comblées ou mises à mal à travers l'expérience du retour. Venus dans l'objectif précis de se rapprocher d'un « chez-soi » originel et de conforter, au gré de ces retrouvailles, la part d'« Irlandité » contenue dans leurs identités respectives, ne vont-ils pas plutôt découvrir ce qui les distingue du reste des autochtones, c'est-à-dire ce qui fait d'eux des étrangers ? Pour le savoir, on peut interroger la manière dont le retour est vécu et raconté par les descendants de migrants eux-mêmes et scruter les signaux que leur envoient personnes et organismes chargés de leur réception.

2. RETOUR ET RETROUVAILLES : LE TEMPS DES CONFRONTATIONS

Souvent décrit comme un sentiment viscéral, qui vient les chercher au plus profond d'eux-mêmes, le goût des racines trouve pour certains descendants de migrants une issue originale dans l'expérience, quelque peu addictive, du retour au pays ancestral. Lorsque la décision est prise de partir, de s'aventurer pour la première fois dans cet espace insulaire où sont nés une partie de leurs aïeux, vient pour ces migrants-voyageurs le temps de la collecte d'informations. Il leur faut s'enquérir de cartes routières et de guides, se munir de conseils ou de recommandations pour préparer le départ et organiser le séjour. Autant de matériaux et d'indices qui, recueillis dans l'effervescence d'un événement en devenir, seront parfois conservés tels des reliques de ces instants précis où ils se sont déterminés à franchir le pas de ces retrouvailles territoriales. Car le voyage du retour, et surtout la première de ces pérégrinations identitaires, est un moment que la plupart des descendants de migrant se plaisent à raconter. Ils utilisent le texte ou encore l'Internet non seulement pour mettre en scène et rendre publique cette expérience intime à laquelle ils ont participé – celle d'une triple rencontre : avec l'autre, avec un territoire et son histoire, avec soi-même –, mais aussi pour assurer la mise en mémoire des émotions ressenties à cette occasion.

Le sens du lieu

Parmi ces découvertes qui saisissent et bouleversent, de manière sensible, l'adepte du tourisme des racines, il y a l'espace irlandais dans tout ce qu'il a de plus concret, de plus topographique : le sol, les cailloux, la terre, les roches, les vallées... C'est ainsi que sur Internet, une Irlando-Américaine de deuxième génération qui a effectué pas moins de dix séjours en Irlande entre 1985 et 2001 expose l'intime sensation qu'elle a ressentie le premier jour où elle a foulé l'île de sa grand-mère paternelle ; un témoignage qui montre bien comment le territoire façonne le sentiment d'appartenance. « À l'instant même où j'ai posé mes pieds sur le sol, à l'aéroport de Shannon, je me suis sentie chez-moi. C'était une expérience très réelle, une sensation physique, pas seulement une émotion, même si cela m'a fait pleurer. J'ai senti que mon âme appartenait à ce lieu »⁹. Ainsi, plus on marche sur le territoire, plus on s'y attache, plus on s'y enracine ; des racines qui viennent comme l'expliquent certains informateurs « chercher notre âme pour la raccrocher au territoire ». Mais la relation à l'espace implique aussi un processus signifiant. Le paysage parcouru de même que l'atmosphère dégagée par cette traversée deviennent comme des sources de savoir, informant le migrant-voyageur des multiples essences qui composent son identité. Aussi chacun d'eux n'a-t-il cessé de prêter une attention toute particulière aux senteurs et aux couleurs qui inondent le paysage, ici transformé en un vaste laboratoire expérimental. Par la captation sensorielle, ils espèrent mieux comprendre leurs origines et leur identité, mieux domestiquer aussi cette terre qu'ils n'avaient jusque-là approchée qu'à travers la lecture d'ouvrages ou l'écoute de récits familiaux.

« D'un seul coup, toutes les histoires que j'avais entendues, tous les livres que j'avais pu lire et tous les films concernant l'Irlande que j'avais pu voir résonnaient en moi. Mon père disait souvent : « Ils viennent de Tipperary et de Kilkenny ». Sa voix faisait écho en moi au moment même où je regardais la poussière qui me recouvrait mes chaussures et les panneaux indicateurs qui me montraient le chemin à suivre pour arriver [dans son village natal]¹⁰. »

Reste que cette appropriation de l'espace ne se fait pas sans heurts. Bien au contraire, elle oblige le visiteur à confronter son imaginaire du lieu aux informations que lui livre ce territoire nouvellement investi. Nourries d'une vision romantique de l'Irlande, certaines personnes d'ascendance irlandaise ne peuvent être que saisies d'étonnement en découvrant un paysage marqué, outre par la présence physique de multiples infrastructures touristiques, par un net dynamisme social, économique et technologique. « Je croyais, mon mari et moi nous pensions, que l'Irlande serait beaucoup plus rurale que ça », nous avoue avec une pointe d'amertume Shannon, une Américaine d'ascendance irlandaise résidant à proximité de Seattle aux États-Unis¹¹. Oubliant que tout comme n'importe quel autre espace, leur terre d'origine change, qu'elle n'est pas la reproduction à l'identique de ce qu'elle a été dans le passé et dans leur mémoire, ces visiteurs font donc face à un premier choc qui est d'ordre visuel et culturel. Aussi est-ce précisément pour éviter de se laisser submerger par une réalité sociale différente des représentations qu'ils se sont faites de leurs lieux d'origine, que d'autres vacanciers préfèrent se retrancher dans des abris verdoyants, choisissant délibérément de sillonner le comté de Galway, de Clare ou de Mayo – hauts-lieux

⁹ www.ireland-information.com/feb02.htm (page consultée en décembre 2005).

¹⁰ Témoignage de Thomas Crane, vivant aux États-Unis, pays où il a édité en 1986 puis mis en ligne le récit de ses prospections généalogiques (www.fethard.com/crane/Green_is_the_Valley.pdf).

¹¹ Entretien effectué dans le comté de Cork en juin 2000, à l'occasion d'un rassemblement généalogique auquel Shannon a participé avec neuf autres membres de sa famille.

touristiques érigés tout à la fois en vestiges d'une tradition disparue et en symboles de l'authenticité irlandaise (Kneafsey 1995) – plutôt que d'arpenter les rues encombrées des grandes agglomérations.

Le sens de l'Autre

Il existe aussi un autre décalage provoqué cette fois non pas par les images que capte le touriste des racines, mais par la rencontre qui le lie aux habitants de l'île, à ces « autochtones » qui ont le pouvoir de délivrer au voyageur une confirmation de ses origines et de son appartenance à cette grande famille qu'est la nation irlandaise. Reste que de telles attentes – et plus particulièrement celles qui concernent l'octroi d'un statut de semblable au visiteur venu d'Amérique ou d'Océanie – ne sont pas sans déclencher quelques tensions auprès de la population irlandaise elle-même. Pour celle-ci, en effet, les Irlandais de l'extérieur qui parcourent leur territoire demeurent des descendants de migrants et par-dessus tout des touristes et des étrangers. Bien que décrits par Mary Robinson comme partie intégrante de la nation irlandaise et comme ceux qui apportent la richesse d'une culture diasporique, ils sont aussi considérés avec une pointe de suspicion du fait de l'expérience migratoire qui caractérise leurs aïeux et des bénéfices qu'ils ont pu en tirer tant sur le plan personnel que financier (MacEinrí & Lambkin 2002). Aussi les Irlandais de la République attendent-ils de ces quêteurs de racines qu'ils se comportent tels des allochtones venus visiter leurs lieux de résidence, c'est-à-dire qu'ils ne restent pas trop longtemps sur l'île et qu'ils n'empiètent pas trop sur leur quotidien. « Nous, en Irlande, on aime accueillir les gens de retour... pourvu que leurs séjours ne durent pas trop longtemps », raconte un habitant de Cork¹², comme pour montrer qu'il existe des limites à l'hospitalité, promue caractéristique de la nation irlandaise par une compagnie aérienne locale.

Certes, des descendants de migrants de séjour en Irlande, vont tenter de rallier les autochtones à leur cause, et essayer de leur faire admettre qu'il existe entre eux-mêmes une certaine proximité, soulignant pour ce faire la ressemblance des comportements, des traits de caractère, voire de l'apparence physique..., autant de signes qui sont censés témoigner d'une parenté indéniable. Éamon, un Irlando-Américain qui a mis en ligne les impressions ressenties lors de son premier séjour en Irlande en 1988, raconte ainsi combien il s'est senti rassuré d'entendre dire qu'il n'était pas « un Américain comme les autres » et qu'il avait « quelque chose en lui de très irlandais »¹³. Cette accréditation semblait avoir pour Éamon une dimension d'autant plus apaisante que ce visiteur s'était entendu dire que la population irlandaise pouvait être relativement distante voire hostile à l'égard des Américains qui viennent ici découvrir leurs pays d'origine. Mais d'autres n'ont pas eu cette opportunité ou n'ont pas réussi à se faire « reconnaître » par leurs interlocuteurs. Motivée par l'envie de mieux connaître ses origines et d'identifier ce qui sommeille au cœur de chacun, l'expérience du retour et des retrouvailles n'a abouti pour ceux-là qu'à mettre en relief leur hybridité, leur identité d'entre-deux. En d'autres termes, leur séjour touristique s'est révélé une occasion unique de discerner ce qui les sépare des personnes nées et résidant en Irlande. Cette expérience, Catherine Nash (2002) souligne d'ailleurs qu'elle est peut être douloureuse pour le quêteur de racines qui ressent parfois jusqu'à la nécessité de s'excuser voire de justifier son altérité envers ceux qui l'accueillent.

¹² Natif du Comté de rencontré en juin 1999 dans une bibliothèque d'histoire locale.

¹³ <http://www.gumbopages.com/eamon.html> (page consultée en décembre 2005).

C'est dans ces formes de confrontations, d'interactions entre soi-même et l'autre que réside tout le dynamisme du retour au pays d'origine ; une synergie qui loin de n'affecter que les descendants de migrants touche aussi la population Irlandaise réceptrice et consommatrice de la demande identitaire émanant de sa diaspora.

Caroline LEGRAND

Caroline Legrand est diplômée de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales où elle soutenu une thèse d'ethnologie en 2004 sous la direction de Françoise Zonabend. Affiliée au Laboratoire d'Anthropologie Sociale (Paris) et membre de la Société Française d'Études Irlandaises (Paris), elle est actuellement titulaire d'une bourse de recherche post-doctorale délivrée par le groupe de recherche « Le Soi et l'Autre ». En stage au Centre Interuniversitaire d'Études sur les Lettres, les Arts et les Traditions, sous la direction de Laurier Turgeon, elle cible son champ de recherche autour des questions de mémoire et d'identité dans l'Irlande des migrations.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKENSON Donald, *The Irish Diaspora : a Primer*, Belfast, The Queen's University Press, 1996.
- APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences sociales de la globalisation*, Traduction de l'anglais (États-Unis) par Françoise BOUILLOT, Introduction traduite par Hélène FRAPPAT, Préface de Marc ABELES, Paris, Payot, 2001.
- BORD FÁILTE, 1994, *Perspectives on Irish Tourism Activities 1989-1993*, Dublin, Bord Fáilte Publication, 96 p.
- BROWN Terence, *Ireland: A Social and Cultural History, 1922 to the Present*, London, Fontana Press, 1985.
- BUTLER Richard, « Relationships between Tourism and Diasporas : Influences and Patterns ». *Espace, Populations, Sociétés*, 2003/2, p. 317-325.
- CLARKE DE DROMANTIN Patrick, « Le 'Vol des Oies Sauvages', ou l'immigration en France des Irlandais Jacobites », *Études Irlandaises*, 1989/2, p. 123-133.
- CRONIN Michael & Barbara O'CONNOR eds., *Irish Tourism, Image, Culture and Identity*, Clevedon, Channel View Publications, 2003.
- DELANEY Enda, « State, Politics and Demography: the Case of Irish Emigration, 1921-71 », *Irish Political Studies*, 1998/13, p. 25-49.
- FÁILTE IRELAND, 2003, *Visitors Attitudes Survey*, Dublin, Fáilte Ireland.
- GMELSH George, « Return Migration », *Annual Review of Anthropology*, 1980/9, p. 135-159.
- GROTEL Anne, « L'économie irlandaise et le spectre de la 'non-conquête' », *Sources*, automne 2003, p. 93-105.
- HOOD Susan, *Royal Roots Republican Inheritance: The Survival of the Office of Arms*, Dublin, The Woodfield Press, 2002.
- KNEAFSEY Moya, « A Landscape of Memories: Heritage Tourism in Mayo » in Kockel Ullrich, ed. *Landscape, Heritage and Identity: Case Studies in Irish Identity*, Liverpool, Liverpool University Press, 1995, p. 135-154.

- LASH Scott & John URRY, *The Economies of Signs and Spaces*, London, Sage, 1994.
- LEGRAND Caroline, « Nation, Migration and Identities in late 20th century Ireland », *Narodna Umjetnost. Croatian Journal of Ethnology and Folklore Research*, 2005/1, p. 47-63.
- LEGRAND Caroline, *La quête de parenté. Pratiques et enjeux de la généalogie en Irlande*, Québec, Presses Universitaires Laval, 2006.
- LOWENTHAL David, *The Past is a Foreign Country*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.
- MACÉINRÍ Piaras and Brian LAMBKIN, *Whose Diaspora ? Whose Migration ? Whose Identity ? Some Current Issues in Irish Migration Studies*, 2002, <http://migration.ucc.ie/whosediaspora.htm>
- MACLAUGHLIN Jim, *Ireland, The Emigrant Nursery and the World Economy*, Cork, Cork University Press, 1994.
- NASH Catherine, « Genealogical identities », *Environment and Planning D: Society and Space*, 2002/20, p. 27-52.
- O'TOOLE Fintan, *The Lie of the Land, Irish Identities*, Dublin, New Island Book, 1998.